

—Oui, nous y reviendrons, dit-elle en respirant un bouquet de fraises que sa cousine lui avait attaché au corsage. Cette fontaine m'attire toujours quand je me promène dans la forêt. Ma mère y allait souvent attendre mon père au retour de la chasse, c'est sans doute ce pieux souvenir qui m'entraîne par là. Ce qui m'étonne moi-même, ce que je n'ose vous confier, tant je suis confuse de cet enfantillage, c'est que j'ai soif de l'eau de cette fontaine.

Madeleine sourit et baisa les beaux cheveux de Gilberte.

—Ma chère cousine, ne comptez pas sur moi pour aller remplir votre cruche à la source vive; c'est de l'eau de roche pure comme le diamant, froide comme la neige; mais je n'envie pas le privilège des corbeaux. D'ailleurs, en descendant la montagne par les sentiers, on doit, j'imagine, retrouver la source tout aussi fraîche. Si j'ai bien vu, en se précipitant dans le gouffre, elle doit traverser les rochers.

—Oui, ma cousine, on retrouve la fontaine de l'autre côté, abondante encore, puisqu'à elle seule elle fait tourner le moulin, mais pour moi ce n'est plus la même source vive; elle a traversé l'abîme, lavé les rochers et les mousses; elle n'a plus son éclat, sa pureté, la saveur que je devine.

—Enfant, tu crois donc que les fées ont creusé, dans ces montagnes, un lit d'or, de diamans et de fleurs à cette fontaine?

—Écoutez, ma cousine, et ne vous moquez pas. Le mois dernier, j'étais venue sur les rochers pendant que mon père marquait des arbres à abattre à quelque distance. L'eau m'avait paru plus belle que jamais; je m'étais penchée tout en la respirant avec délices. La nuit, j'eus un rêve singulier qui m'effraya tout en me charmant: j'étais venue seule à la fontaine, je m'aventurai pieds nus sur la pointe des rochers avec la légèreté des mésanges que j'y vois souvent. Je descendis ainsi jusqu'à la source sans craindre un seul moment de glisser dans le gouffre. Quand je me penchai pour boire, je fus baignée par cette pluie éclatante que l'eau produit en jaillissant. Je tendis la main; mais, en passant dans mes mains, la source n'était déjà plus assez fraîche; je parvins à plonger mes lèvres ardentes dans le courant; ma joie était grande, mais alors le pied me manqua, je glissai et je fus entraînée dans l'abîme. Je m'éveillai tout épouvantée, mais pourtant heureuse de cette illusion hardie qui m'avait conduite à cette source où je n'irai jamais.

Les deux cousines rentrèrent par le parc. Elles rencontrèrent devant l'étang le baron, qui lisait tout haut à son fermier, avec inquiétude, un journal de Paris qui venait de lui arriver.

—Eh bien! mon oncle?

—Mes pauvres enfans, je ne sais pas où nous allons. Dieu veille sur nous! car ces misérables finiront par mettre la France entière à feu et à sang.

—Ce qu'il y a de plus triste, dit le fermier d'un air sombre, c'est que ces chiens de paysans commencent à mordre. Je ne réponds pas du tout des nôtres. Ils se racontent d'un air menaçant qu'on pille les châteaux et les métairies. Un de ces soirs, ils vont nous donner du fil à retordre.

—Et si cette rage les prend, dit M. de Rouvray, que nous restera-t-il à faire?

Le fermier était un petit homme sec, anguleux, résolu. Il avait à force de travail élevé sa famille et agrandi son petit domaine. Il ne comprenait pas qu'on pût vivre ailleurs ni autrement. Il était libre dans son champ. Quand il avait payé les redevances au baron, au curé, aux gabelles, il lui restait encore quelque revenu. Ses bestiaux étaient de bonne souche, ses blés d'un beau grain,

ses foins d'une herbe fine. Depuis longues années la grêle et l'incendie avaient épargné ses moissons; il n'avait rien à demander à Dieu si ce n'est la paix, aussi y travaillait-il de toutes ses forces. Peu lui importait à lui, dans son saint égoïsme, qu'on s'entretînt à Paris et dans les provinces pour un peu de place au soleil; il en avait tout à son aise, il n'avait jamais pensé qu'il en manquait à d'autres. Il croyait de bonne foi que, hormis les pauvres du terroir, tous les hommes avaient ici-bas leur bonne part des moissons et des vendanges.

—Ce qui nous reste à faire? dit-il en éclatant dans sa colère, sans se soucier du baron et des deux dames, il y a encore de bonnes portes et de bonnes carabines au château. Ah! les brigands, qu'ils y viennent un peu: j'en veux enfourcher cinquante pour ma part.

—Ah, mon Dieu! dit M. de Rouvray, qui allait à pas lents de long en large; nous n'oserons même pas nous défendre; ce serait d'ailleurs une imprudence périlleuse.

—Quoi! monsieur le baron, nous aurions la lâcheté de nous soumettre comme des moutons qu'on égorge! Foi de Guillaume Robin, je ne suis pas si facile à vivre,—ni à mourir, ajouta le fermier en s'accompagnant d'un rire si franc, que Madeleine ne put s'empêcher de rire elle-même.

—J'ai beau passer en revue nos amis, je ne trouve jamais que nous serions en force pour nous défendre. Et pourtant Dieu m'est témoin que je mourrais heureux si j'avais défendu, les armes à la main, la cause du roi.

—J'ai hébergé la nuit dernière, dit le fermier, une troupe de bandits qui s'arrêtent tous les ans dans la forêt au retour de la foire de Bovy. Cette horde sauvage serait d'une bonne défense en cas d'alerte.

—Dieu nous garde, mon ami, de nous défendre avec de telles gens!

—De braves gens, sur ma foi, des bohémiens, des diseurs de bonne aventure, qui vivent de l'air du temps. Je n'ai jamais eu à m'en plaindre; au contraire, c'est une vraie fête pour mes enfans quand ils s'arrêtent à la ferme. Adroits comme des chats, méchants comme des loups, on a tout à gagner quand on les a pour soi. Mais c'est assez parler pour ne rien dire; au revoir, monsieur le baron, on fane mon foin du Saule à Margot, je vais y avoir l'œil.

Guillaume Robin salua et s'éloigna rapidement.

—Ah! mon père, dit Gilberte en prenant la main de M. de Rouvray, n'écoutez pas M. Robin, ne permettez pas que ces affreux bohémiens viennent ici même pour nous défendre.

—Vous les avez vus? demanda Mlle de Verteuil.

—Je ne les ai vus que de fort loin, Dieu merci; mais on m'a beaucoup parlé d'eux. Figurez-vous des sauvages qui vivent dans les bois, toujours disposés à tous les crimes.

—Je connais l'histoire de toute cette peuplade; mais en vérité, ma chère Gilberte, on vous a peint les bohémiens plus noirs qu'ils ne sont; c'est un monde à part dans le monde, voilà tout. J'avoue que pour mon compte je ne serais pas fâchée de voir d'un peu près ceux qui traversent ce pays.

—Vous attendrez longtemps, dit le vieux baron, car depuis tantôt une semaine qu'ils sont au voisinage ils n'ont pas osé s'approcher du château, tant ils connaissent mes bonnes dispositions.

La cloche ayant sonné le dîner, il ne fut plus question des bohémiens.